Document généré le 14 juil. 2025 22:42

Continuité

CONTINUITÉ

Patrimoine scientifique
Du grenier à la place publique

Paul Carle

Numéro 26, hiver 1985

Science : l'avenir de l'héritage

URI : https://id.erudit.org/iderudit/18439ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)
1923-2543 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Carle, P. (1985). Patrimoine scientifique : du grenier à la place publique. *Continuité*, (26), 10–12.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

PATRIMOINE SCIENTIFIQUE

DU GRENIER À LA PLACE PUBLIQUE

Le virage technologique nous incite à dépoussiérer le patrimoine scientifique, à l'identifier et à le faire apprécier.

par Paul Carle

Héritage inattendu, héritage inespéré, nous aurions, dit-on, un patrimoine scientifique bien à nous! En gens prévoyants, nos ancêtres ne se seraient pas contentés d'égarer dans la nature ou d'abandonner à l'irréparable outrage des ans, des moulins à vent, des baleiniers basques, des brise-glaces, des patènes d'argent, des chasubles ou des presbytères: ils auraient également légué à notre dévotion un certain nombre d'artéfacts liés à la pratique des sciences.

Cet héritage qui nous tombe du ciel, surprendra certainement tous ceux qui ignoraient qu'on avait des savants dans la famille. Mais ceux qui savaient déjà que la science avait un passé au Québec, ou qui connaissaient l'existence de nos collections d'instruments scientifiques ou de spécimens d'histoire naturelle, seront plutôt surpris de voir l'engouement subit que celles-ci provoquent à l'époque du virage technologique.

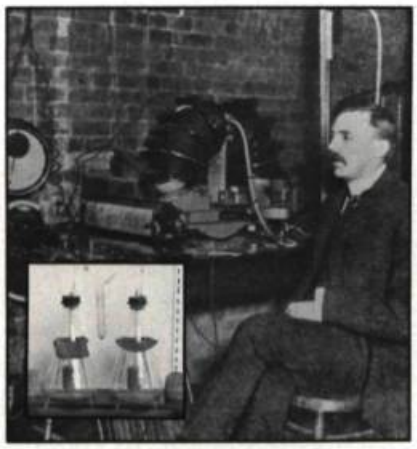
Avant d'accepter cet héritage, prenons la peine d'en dresser l'inventaire, ne serait-ce que pour nous assurer que les dettes ne surpassent pas les avoirs ou qu'on n'attache pas au legs quelque condition rédhibitoire...

LES COLLECTIONS

Nous tenons effectivement du passé un certain nombre de collections d'instruments scientifiques et de spécimens d'histoire naturelle, auxquelles on peut ajouter, pour que l'inventaire soit complet, divers fonds d'archives ou de documents publiés se rapportant à l'histoire des sciences au Canada depuis le XVI[e] siècle. Ces collections d'instruments et de spécimens sont liées soit aux travaux de savants qui ont fait progresser les connaissances scientifiques de leur époque, soit plus souvent, aux besoins de l'enseignement des sciences.

Dans la première catégorie, on peut citer, par exemple, les collec-

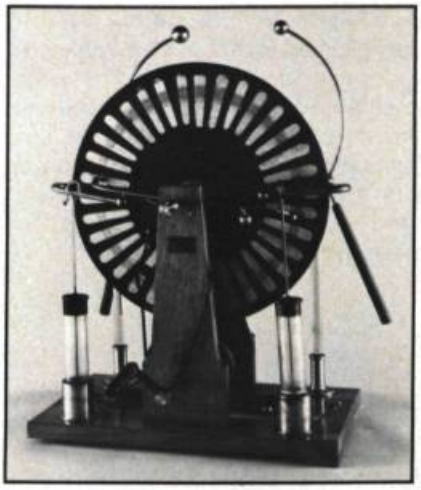
Le Cabinet de physique du Séminaire de Trois-Rivières au début du XX[e] siècle. (photo: Archives du Séminaire de Trois-Rivières)



Ernest Rutherford (1871-1937) dans son laboratoire à l'Université McGill en 1905. Il reçut le prix Nobel en 1908 pour ses travaux sur la radio-activité et l'ionisation des gaz. En médaillon: un calorimètre utilisé par Rutherford dans ses études sur les effets calorifiques du radium et de ses émanations. (photos: Musée Rutherford, Université McGill)

tions d'insectes de l'abbé Léon Provancher (voir encadré p. 15), entomologiste reconnu du XIX[e] siècle, collections qui sont aujourd'hui conservées à l'Université Laval, ou certains instruments de physique qui auraient servi aux recherches d'Ernest Rutherford à l'Université McGill vers 1900 et que cette institution conserve précieusement. On peut citer aussi la collection de plantes du Québec et du monde que le père Marie-Victorin avait rassemblée au Jardin botanique de Montréal et qui sert encore aux recherches des taxonomistes.

Qu'elles soient encore utiles aux chercheurs ou non, ces collections ont, en plus de leur valeur scientifi-



Machine électrostatique de Wimhurst, seconde moitié du XIX[e] siècle. (photo: Musée du Séminaire de Québec, P. Soulard)

que, une valeur historique. Elles font référence à un moment précis du développement théorique de la biologie ou de la physique. Ajoutées aux traces écrites laissées par les savants d'autrefois, ces collections permettent à l'historien des sciences, comme au profane, de cerner les questions posées et d'identifier quels raisonnements ou quelles expériences ont conduit à des réponses satisfaisantes.

Les collections nées des besoins de l'enseignement des sciences sont les plus nombreuses. Depuis le début du XIX[e] siècle, l'enseignement de la physique et de l'histoire naturelle (dans les couvents, les collèges, les séminaires, les écoles normales et les universités du Québec) ne pouvait se faire sans les ressources d'un cabinet ou d'un musée aussi bien garnis que possible. La plupart des collections d'instruments de physique et de spécimens d'histoire naturelle, qui forment aujourd'hui l'essentiel de notre «patrimoine scientifique», ont été conservées par des générations de professeurs de nos diverses institutions d'enseignement. Souvent, ces collections se trouvent encore sous la garde des institutions ou des communautés qui les ont vu naître.

La plus considérable de nos collections d'instruments de physique est sans aucun doute celle du Séminaire de Québec, conservée désormais au Musée du Séminaire (voir encadré p. 27). La collection comprend plusieurs pièces très anciennes, mais elle s'est développée surtout au XIX[e] siècle, ce qui en fait une véritable encyclopédie de tous les instruments inventés au cours de cette période afin de faciliter l'enseignement des sciences physiques, de l'astronomie à la thermodynamique, en passant par l'optique, la mécanique ou l'acoustique.

LA RECHERCHE

Admettre l'existence d'un patrimoine et mettre de l'avant sa mise en valeur est certes louable; encore faut-il pouvoir travailler sur des données structurées. Identifier ce patrimone, procéder à son inventaire, sont des gestes élémentaires, déjà partiellement amorcés. Il est vital d'assurer la conservation de ce patrimoine. Il faut avoir vu l'état de beaucoup de collections, s'être rendu compte des dommages déjà causés par les éléments, la négligence ou l'insouciance, pour se rendre à l'évidence: il y a des gestes à poser rapidement.

Et la recherche? Comment s'est constitué ce patrimoine? À quelles fins? Dans quel contexte? Ce sont là des questions fondamentales si l'on veut développer le plein potentiel des objets, des collections. Au rythme auquel progressent actuellement les connaissances québécoises dans ce domaine, il reste du travail pour des années encore.

Catalogue de la maison Ducretet et Lejeune, célèbres fabricants de Paris, présentant les appareils nécessaires aux expériences sur les rayons X. Röntgen avait observé pour la première fois les rayons X en novembre 1895, soit à peine cinq mois avant la publication de ce catalogue. (photo: Archives du Séminaire de Trois-Rivières).

Ce virage technologique, qui nous renvoie au grenier pour fouiller les racoins, quel espoir met-il dans la découverte de ce patrimoine? Quel rôle veut-il lui assigner? On promet certes une place — au moins une place réduite — à toutes ces vieilles choses dans la future Maison des sciences et des techniques. Le Musée de la civilisation dont la construction, à Québec, devrait être terminée en 1986, aura lui aussi son volet scientifique.

Si rien ne garantit encore ces promesses, plusieurs de nos musées privés possèdent des collections et tentent, avec les moyens du bord, diverses expériences de mise en valeur. Comment orchestrer ces divers intervenants et préoccupations? Comment empêcher les gros d'écraser les petits?

UN DISCOURS INTERROGATEUR

Le patrimoine dit «scientifique» possède une particularité essentielle: celle de faire référence à deux niveaux bien distincts de lecture (on pourrait certes parler d'un troisième niveau, celui de la forme, mais nous le laissons volontairement de côté). Il existe un niveau universel, celui du savoir scientifique, des principes et des phénomènes universels, et un niveau national, celui de la pratique scientifique, de son enseignement, de la représentation de la science dans l'ensemble des valeurs (morales, sociales, politiques, économiques et autres) de notre société.

Tout comme certains modes de mise en valeur du patrimoine artistique ou architectural donnent lieu à une forme d'esthétisme, certains modes de mise en valeur du patrimoine scientifique donnent naissance à une forme de scientisme: vision du «Génie», apparentée à celle de l'«Artiste», espèce de surhomme engagé dans une longue quête du savoir, aboutissant inexorablement au bienfait de l'humanité par la connaissance de l'univers devenue vérité révélée. Message évidemment alléchant pour ceux qui veulent proposer la science et ses retombées, «la technologie», comme cadre et moteur de l'avenir de notre société...

Force nous est d'admettre que le patrimoine scientifique peut offrir plus qu'un discours vulgarisateur de principes universels exprimés dans un langage souvent hermétique. Il propose un discours intégrateur, un discours divulgateur, un discours interrogateur. Le virage technologique le suppose-t-il? Le souhaitons-nous?

Héritage inattendu, héritage inespéré, nous aurions, dit-on, un patrimoine scientifique bien à nous! Il est, semble-t-il, trop tard pour songer sérieusement à le remettre au grenier, puisqu'il est déjà sur la place publique. Il nous reste à le dévoiler, à l'astiquer et à le faire apprécier.

PAUL CARLE

Diplomé en physique et en histoire, il est chercheur consultant pour la mise en valeur du patrimoine et plus particulièrement en muséologie des sciences et des techniques. Il est présentement conservateur invité au Musée du Séminaire de Québec.